

PRÉSENTATION

En même temps qu'une liste des « catégories », Aristote a livré à la postérité philosophique une série de questions fondamentales portant sur les rapports qui se jouent, à travers ces catégories, entre le langage et la réalité. Comme le remarquaient déjà les commentateurs grecs, les « catégories » mises en évidence par le Stagirite pâtiennent – ou, au contraire, bénéficient – d'une certaine ambivalence quant à leur statut logique ou ontologique. C'est cette ambivalence qu'un colloque international organisé à Liège les 4 et 5 mai 2006 s'est efforcé d'explorer du point de vue de la philosophie contemporaine. Le présent ouvrage est le fruit de cette recherche collective.

La théorie aristotélicienne des catégories entre logique et ontologie

Cette problématique, les deux premières contributions la resituent dans le cadre de la théorie aristotélicienne des catégories, mais aussi des débats qui, au XIX^e et au début du XX^e siècle, ont opposé ses interprètes les plus fameux comme Trendelenburg, Brandis, Zeller, Bonitz, Maier, Apelt ou encore Ross. Annick Stevens, qui insiste sur l'importance d'une prise en considération des différentes formulations de cette théorie des catégories dans l'œuvre d'Aristote pour en éviter toute lecture unilatérale, montre très précisément comment se constitue l'ambivalence des catégories, qui prétendent classifier tout à la fois les étants en tant qu'ils sont dits et les expressions qui disent les étants. Elle établit cependant que ces deux classifications, logique et ontologique, ne coïncident parfaitement ni dans le traité des *Catégories*, ni dans les *Topiques*.

Dans le traité des *Catégories*, c'est bien essentiellement d'une classification des étants qu'il s'agit, cette classification n'étant que très partiellement reflétée par les distinctions présentes dans la structure logique du langage. Les formes grammaticales (noms, adjectifs, verbes conjugués, compléments avec préposition) ne correspondent pas univoquement aux formes ontologiques. Quant à la structure syntaxique de la prédication, qui donne initialement son nom à la notion même de « catégorie », elle n'est pas véritablement le fil conducteur de l'ensemble de l'investigation des types d'étants et de leurs propriétés. Dans les *Topiques*, indique encore Stevens, ce sont même quatre sortes différentes de prédication qui sont distinguées, cette distinction croisant celle des dix sortes de prédicats attribuables à un sujet quelconque. Bien plus, ces dix « catégories » se dédoublent, puisque aux dix types fondamentaux d'expressions prédicatives s'ajoutent dix types fondamentaux de natures ontologiques qui ne leur correspondent pas tout à fait terme à terme. En effet, la première des catégories logiques – l'essence – peut se référer à chacune des différentes natures ontologiques (qualité, quantité, relation, etc.) et pas seulement à la substance, tandis que cette dernière – qui est la première des catégories ontologiques – peut précisément se voir attribuer chacune des différentes expressions prédicatives. À cet égard, comme le montre Stevens, la question des rapports entre essence et substance concentre à elle seule toute la problématique des rapports entre catégories logiques et ontologiques.

Enfin, s'appuyant sur le livre Δ de la *Métaphysique*, Annick Stevens montre que la distinction des catégories croise encore – sans la réduire ni s'y réduire – une autre distinction, celle des multiples significations du verbe « être » – être par soi ou par accident, être en puissance ou en acte, être vrai ou être faux. Sortes de prédications, types de prédicats, types d'étants et sens du verbe « être », telles sont donc les formes logiques et ontologiques fondamentales qu'Aristote thématise sans prétendre à aucun moment pouvoir les ramener les unes aux autres.

Pour sa part, Ion Tănăsescu commente une lecture particulière de la théorie aristotélicienne des catégories au XIX^e siècle, à savoir l'interprétation de Franz Brentano, qu'il met par ailleurs en perspective avec la lecture « seconde » qu'en a donnée, à travers cette interprétation, Martin Heidegger. Après avoir rappelé les prises de position des différents interprètes d'Aristote quant au statut logique ou ontologique des catégories au moment où Brentano publie sa dissertation *Sur les multiples significations de l'étant d'après Aristote*, Tănăsescu insiste sur l'originalité de l'interprétation brentanienne, qui prétend rendre compte de la genèse nécessaire de la table des catégories – et, par là même, de l'ordre des catégories – d'après la manière dont elles se rapportent à la catégorie première, celle de la *prōtē ousia*. En affirmant ainsi la relativité à la *prōtē ousia* de toutes les catégories « accidentelles » – et, dans une certaine mesure que Tănăsescu pèse prudemment, des autres significations principales de l'être (être d'après la puissance ou l'acte, être comme vrai par opposition au non-être comme faux) –, Brentano semble préparer le terrain à la théorie heideggérienne de l'univocité de l'être à travers ses multiples significations. Cependant, comme le montre Tănăsescu, la thèse brentanienne suppose une compréhension de la *prōtē ousia* comme substance, composée de matière et de forme, alors que, pour Heidegger, la forme fondamentale à laquelle tous les types d'être peuvent être réduits, c'est leur être commun, leur essence qui, pour la phénoménologie, est présence. On retrouve donc ici, dans le décalage entre Brentano et Heidegger, toute la problématique de la non-coïncidence de la substance et de l'essence et, dès lors, des registres ontologique et logique dont elles constituent les pierres de touche.

Une autre question abordée par Tănăsescu est celle du sens « véridatif » du verbe « être ». Brentano, qui y attache une importance considérable au point d'en faire ultérieurement la clé de sa théorie du jugement, tire manifestement Aristote vers un conceptualisme qui fait « être » – au sens d'exister ou du moins de consister – toute une série d'entités qui n'existent que dans l'esprit. Or, comme le montre Tănăsescu, cette interprétation est non seulement très difficilement imputable à Aristote, mais elle est aussi inutilisable par Heidegger, qui se gardera d'ailleurs d'y référer dans ses propres travaux alors même qu'il insistera sur sa dette envers Brentano sur la question des différentes significations de l'être.

Avec ces deux textes d'Annick Stevens et de Ion Tănăsescu, le problème du statut logique ou ontologique des catégories fait donc aussi surgir la question de l'unicité ou de la plurivocité de l'*être* sur le plan ontologique, ainsi que de l'*être dit* – de la prédication – sur le plan logique.

Husserl : Formes catégoriales et corrélation logico-ontologique

En continuité manifeste avec la théorie des catégories d'Aristote, la philosophie contemporaine a accordé un rôle fondamental au questionnement sur la fonction et le statut des catégories. De nouveau, la question est de savoir si les formes catégoriales sont d'abord des formes logiques, ou d'abord des formes ontologiques, mais aussi quelle relation unit les formes logiques et les formes ontologiques, la logique formelle à l'ontologie formelle. N'observons-nous pas une singulière correspondance formelle entre sujet et substrat, entre prédicat unaire et propriété, entre prédicat binaire et relation, entre proposition et état de choses ? De plus, ne pouvons-nous pas formuler ontologiquement des lois logiques et, à l'inverse, logiquement des lois ontologiques ? Le principe de non-contradiction, par exemple,

est une loi logique stipulant qu'aucune proposition de la forme $\langle p \text{ et non-}p \rangle$ ne saurait être vraie : mais n'a-t-il pas aussi une signification ontologique, suivant laquelle il ne peut exister d'états de choses de la forme $/p \text{ et non-}p/$, ou d'objet qui à la fois possède et ne possède pas telle ou telle propriété, etc. ?

La philosophie de Husserl représente un moment particulièrement fécond et emblématique de cette problématique. La question du rapport entre objet et signification, entre ontologie et logique, entre l'évidence et le symbolique n'occupe pas seulement une place centrale parmi les préoccupations de Husserl. Elle compte aussi, indubitablement, parmi les questions sur lesquelles la contribution de Husserl se révèle la plus fructueuse et la plus innovante.

Dans sa contribution, Guillaume Fréchette se propose de retracer la genèse du concept d'état de choses (*Sachverhalt*) chez Husserl entre 1894 et 1901. Il s'agit en particulier d'expliquer et de situer historiquement la distinction entre la catégorie sémantique « proposition » et la catégorie ontologique « état de choses ». Ces deux concepts étant nettement distingués dans les *Recherches logiques*, la question est de savoir ce qui a conduit Husserl à forger un concept distinct d'état de choses, dont on ne trouve pas trace dans l'ontologie de Bolzano. Cette question est comme telle fondamentale pour comprendre comment s'articulent, chez Husserl, sémantique et ontologie.

Le point de départ de Fréchette est le concept de proposition en soi de Bolzano, ainsi que sa lecture et son appropriation partielle par Husserl. Lisant les *Recherches logiques* en parallèle avec Bolzano, il montre notamment que celui-ci n'aurait pu souscrire à la définition husserlienne de la proposition en termes d'instanciation, elle-même définie en termes modaux ou positionnels. C'est là, souligne-t-il, une différence essentielle entre les notions de proposition de Bolzano et de Husserl.

Fréchette dégage chez Husserl, dans la période entre 1894 et 1901, trois conceptions distinctes de l'état de choses et de la proposition. D'abord, certains textes de 1894 attestent que Husserl, à cette époque, ne distinguait pas l'état de choses de la proposition. Il souligne le rôle central joué par Twardowski et surtout par Stumpf dans la première réception husserlienne de Bolzano et dans l'élaboration du concept d'état de choses des *Recherches*, montrant notamment comment et pourquoi Husserl, en 1894, tendait à assimiler la proposition en soi bolzanienne à l'état de choses stumpfien. Ensuite, Husserl a défendu une conception de la proposition en termes de jugement *in specie*, qui est présente dans les *Recherches logiques*. Si cette conception n'est pas strictement bolzanienne, on peut avec Fréchette se demander si Husserl a pour autant raison de se réclamer, sur ce point, de Lotze. Enfin, l'article présente la conception exposée par Husserl dans son cours de logique de 1896, qui livre une première ébauche de la théorie de la signification des *Recherches*. Dans ce texte, Husserl caractérise certes l'état de choses comme étant l'objet de la proposition, mais aussi comme un objet seulement « au sens large », par opposition aux objets « au sens étroit » que sont les objets des représentations. Cette manière de voir est encore assez éloignée de celle des *Recherches logiques*, où la distinction sémantique entre représentation et proposition correspond, plus simplement, à une distinction ontologico-formelle entre les catégories « objet » et « état de choses ».

Le texte de Denis Seron a pour sujet l'idée de corrélation logico-ontologique chez Husserl, en particulier après le tournant transcendantal de 1907. Le problème posé est d'abord celui, central chez Husserl, de la « conversion » des catégories et des lois de la logique formelle en catégories et en lois ontologico-formelles. Cette idée, présente déjà dans la première *Recherche logique* mais approfondie surtout à partir de 1906-1907, est un thème récurrent de la philosophie de Husserl, qu'on retrouve jusque dans *Logique formelle et logique transcendantale*. Partant de la critique husserlienne de la déduction des catégories de Kant, Seron commence par demander en quel sens et à quelles conditions cette conversion est

possible, et si elle concerne toute loi logico-formelle et toute loi ontologico-formelle. Puis il montre que la convertibilité ne concerne en réalité qu'une partie de l'ontologie formelle, dont une autre partie demeure irréductiblement hétérogène à la logique. Toutefois, il fait aussi remarquer que, d'après Husserl, cette hétérogénéité ne porte nullement atteinte à l'unité de la logique formelle et de l'ontologie formelle, constamment affirmée par Husserl depuis les *Prolégomènes* jusqu'aux §§ 25 à 27 de *Logique formelle et logique transcendantale*.

La relation de convertibilité ou d'équivalence entre logique et ontologie s'explique par l'existence d'une « corrélation » entre objet et signification, qui a finalement le sens d'une relation de dépendance réciproque. Mais quelle en est la signification phénoménologique ? C'est sur ce point que, d'après Seron, le tournant transcendantal a profondément modifié les données mêmes du problème. La nouveauté est l'interprétation de la corrélation logico-ontologique en termes de « parallélisme noético-noématique ».

La contribution de Wioletta Miskiewicz a également trait au rapport complexe unissant, chez Husserl, les catégories logiques aux catégories ontologiques. Elle porte, plus spécialement, sur la signification ontologique ou métaphysique de la phénoménologie et sur l'idée husserlienne d'une conversion des catégories logiques ou gnoséologiques en catégories ontologiques.

Après avoir fait remarquer que Husserl a perçu précocement les implications métaphysiques de sa phénoménologie, Miskiewicz émet l'hypothèse que Husserl a amorcé très tôt un revirement fondamental qu'elle appelle un *tournant ontologique*, et qu'elle propose de faire remonter aux « Études psychologiques pour la logique élémentaires » de 1894, où l'on trouve la première ébauche de la théorie husserlienne des tous et des parties. Ce tournant a consisté à convertir méthodiquement des catégories logiques ou gnoséologiques en catégories ontologiques, avec comme résultat, pour reprendre le terme forgé par Miskiewicz, l'élaboration d'une « gnoséontologie » définie comme une ontologie d'un style radicalement nouveau. Comme le souligne Miskiewicz commentant la querelle avec Ingarden, l'enjeu de ce tournant n'est pas seulement de reconnaître à la phénoménologie une signification ontologique, mais aussi d'ouvrir la voie à une recherche ontologique en un sens nouveau et plus profond, par-delà tout « ontologisme » pré-phénoménologique, en conformité avec le *Korrelationsgedanke*. C'est notamment en ce sens que le tournant ontologique de Husserl est étroitement lié au tournant transcendantal de 1907. En outre, le même tournant revêt aussi une importance fondamentale pour comprendre la critique husserlienne du psychologisme, puisque l'idée même d'une conversion ontologique implique la thèse anti-psychologiste suivant laquelle les impossibilités *a priori* ne reflètent pas des relations entre représentations, mais des relations entre objets représentés.

Le thème de l'article de Lina Rizzoli est la distinction entre forme et contenu chez Husserl et son évolution au cours des deux décennies et demie séparant les *Recherches logiques* de *Logique formelle et logique transcendantale*. L'idée servant ici de fil conducteur est celle suivant laquelle cette évolution est fondamentale pour comprendre le développement général de la théorie husserlienne de la connaissance, et en particulier pour expliquer pourquoi Husserl, en dépit d'importantes convergences spécialement sur la question de la formalisation, a défendu dans ces deux ouvrages des conceptions fort différentes de la connaissance formelle.

Après avoir décrit comment Husserl conçoit, en 1901, la constitution abstractive des catégories formelles logiques et ontologiques par l'intuition catégoriale, Rizzoli observe que cette manière de voir suppose, en fait, une certaine conception de la différence entre forme et matériau de la pensée. D'abord élaboré pour décrire le nom propre puis généralisé par Husserl à tout vécu intuitif, le modèle explicatif est ici celui du parallélisme entre signification et intuition. Néanmoins, Rizzoli énumère un certain nombre d'insuffisances inhérentes aux analyses de Husserl sur ces questions, ajoutant que plusieurs développements importants de la

phénoménologie husserlienne après les *Recherches logiques* s'expliquent par le souci de remédier à ces difficultés. C'est spécialement le cas du retour, dès 1905 et surtout à partir de 1908, à des préoccupations de nature génétique systématiquement neutralisées dans les *Recherches*, un retour auquel Rizzoli rattache l'élaboration par Husserl d'une nouvelle théorie de l'intuition, qui n'est plus limitée à sa fonction vérificationnelle. L'article s'achève sur un commentaire de la théorie des formes-noyaux élaborée par Husserl en 1908 et encore défendue dans *Logique formelle et logique transcendantale*. Rizzoli montre de façon détaillée que cette théorie va de pair avec une modification profonde de la manière dont Husserl rend compte de la formation des concepts et de l'objectivation conceptuelle, et qu'avec elle, la dualité de la forme et du matériau définie dans les *Recherches* est en fait définitivement dépassée.

Catégories syntaxiques et catégories sémantiques

L'analyse des catégories logiques n'intervient pas seulement dans la théorie de la connaissance, au moment d'étudier la validité objective des propositions ou leur éventuelle conformité à des états de choses. Elle est aussi et d'abord étroitement liée, chez Husserl, au projet d'une « grammaire pure logique » ou d'une « morphologie pure des significations ». C'est pourquoi une place importante devait être réservée, dans ce recueil, au soubassement catégoriel de la « grammaire pure » husserlienne et aux différentes théories des catégories syntaxiques et sémantiques qui se sont développées dans son sillage.

À l'origine du projet de « grammaire pure logique » – exposé pour la première fois par Husserl dans la quatrième *Recherche logique* (1901), puis reformulé dans ses cours de logique (1902/03, 1905, 1908/09, 1917/18) et, plus tard, dans *Logique formelle et logique transcendantale* (1929) –, on trouve l'idée que les propositions étudiées par la logique résultent de la combinaison de plusieurs éléments et sont décomposables, *in fine*, en « entités logiques » simples, indécomposables (ce sont, selon une image partagée par de nombreux logiciens, les briques qui servent à la construction des propositions). Or, ce que remarque Husserl, c'est que la combinaison de ces « entités logiques » (les *Bedeutungen*) est soumise à des contraintes d'un genre particulier, qui concernent l'exclusion du *non-sens* avant même l'exclusion du contresens ou de la contradiction. La grammaire pure logique désigne précisément l'étude des contraintes qui doivent être respectées pour que la combinaison de plusieurs significations forme une signification unitaire sensée.

Ce projet soulève de nombreuses difficultés ; il a d'ailleurs donné lieu à d'importantes discussions, en particulier en philosophie analytique. L'objection principale qui lui a été adressée concerne certainement l'emprunt des catégories de signification aux « parties du discours » (substantif, adjectif, verbe, adverbe, etc.), c'est-à-dire le fait que l'analyse husserlienne se révèle dépendante de distinctions grammaticales auxquelles Frege et Russell refuseront tout statut *logique*. Mais ce reproche concerne aussi, d'une certaine manière, l'articulation logico-ontologique et la question d'un « parallélisme » entre catégories logiques et catégories ontologiques : en reprenant la conception traditionnelle qui calque les catégories logiques sur les parties du discours, Husserl se laisserait du même coup guider, dans sa grammaire pure logique, par la théorie traditionnelle des catégories ontologiques. En effet, au moins depuis l'interprétation des catégories aristotéliennes de Trendelenburg, il était plus ou moins unanimement admis que les catégories ontologiques pouvaient être ramenées aux quatre catégories « correspondant » aux catégories grammaticales de substantif, adjectif, verbe et adverbe (à savoir : chose, propriété, activités, relations) – les « parties du discours » apparaissant inversement comme un « reflet » des catégories ontologiques.

On peut toutefois se demander quelle est la signification exacte de ce parallélisme logico-ontologico-grammatical, qui semble sous-jacent à la conception husserlienne. Comme le suggère Arnaud Dewalque, on ne doit pas le comprendre comme un assujettissement des

connexions logiques, données dans une signification composée, aux connexions grammaticales ou aux connexions ontologiques correspondantes. Au contraire, on peut considérer qu'en définissant le cadre de sa grammaire pure logique et en énumérant certaines lois fondamentales relatives à la combinaison des significations, Husserl a été plus attentif que la plupart de ses prédécesseurs au fait que la structure logico-syntaxique d'une signification donnée n'est pas la simple copie de la structure ontologique de l'état de choses correspondant. D'une part, même si l'on admet une correspondance *in absoluto* entre les deux séries de catégories, toute catégorie logique ne renvoie pas à la catégorie ontologique correspondante (par exemple, il y a de nombreux substantifs qui ne désignent pas des substances, etc.). D'autre part, il y a des significations qui ne renvoient à aucun corrélat matériel déterminé (« et », « ou », etc.). Dewalque soutient que cette autonomie des catégories syntaxiques est une thèse essentielle de la quatrième *Recherche*. Il examine les différentes formulations qu'elle a reçues, en dehors du corpus husserlien, dans l'*Habilitationsschrift* de Heidegger et, surtout, dans la *Logique* de Pfänder, qui met partout en avant, tant au niveau de la « théorie du concept » qu'au niveau de la « théorie du jugement », l'irréductibilité des catégories logiques aux catégories ontologiques.

Ce constat permet de nuancer l'idée d'un « parallélisme logico-ontologique ». Néanmoins, il reste que les catégories de signification admises par Husserl dans sa « grammaire pure logique » (comme, d'ailleurs, celles de Pfänder) ne remettent que très partiellement en question la conception commune d'une correspondance entre catégories logiques et catégories ontologiques. Elles se déploient encore intégralement dans le canevas qui était celui de la logique traditionnelle. Comme le soutient Bruno Leclercq, il y a peut-être, sur ce point, une supériorité de l'analyse frégeo-russellienne, qui rompt avec la structure grammaticale du sujet et du prédicat au profit d'une articulation strictement logique de la proposition en « fonction » et « arguments ». Bien plus, il semble que cette supériorité ne concerne pas seulement l'analyse syntaxique, mais aussi l'analyse *sémantique*. De fait, on doit certainement reconnaître que les lois de composition sémantique ont été largement négligées dans la quatrième *Recherche logique* : Husserl ne disposant pas d'une distinction suffisante entre « catégories syntaxiques » et « catégories sémantiques », la quatrième *Recherche logique* ne permettrait pas suffisamment de montrer que des contraintes proprement sémantiques s'ajoutent aux contraintes syntaxiques. Leclercq fait valoir, à cet égard, l'extraordinaire fécondité des analyses de Ryle et de Wittgenstein, qui rompent avec le projet idéographique frégeen tout en maintenant plus ou moins implicitement – de façon quelque peu problématique – l'idée d'un fondement syntaxique des catégories sémantiques. Mais par ailleurs, il montre aussi que la conception husserlienne, loin d'être rendue caduque par les développements de la philosophie analytique, possède en fait sa fécondité propre, dans la mesure où les distinctions – thématiques surtout dans les textes postérieurs aux *Recherches logiques* – entre non-sens formel/matériel et contresens formel/matériel permettent de réintégrer dans la morphologie pure une dimension sémantique que la quatrième *Recherche* semblait avoir exclue, et dont les ontologies régionales ou matérielles constitueraient le « pendant » ontologique. En ce sens, remarque Leclercq, on peut considérer que la position husserlienne est finalement assez proche des conceptions ryllienne et wittgensteinienne.

Cette fécondité de la morphologie pure husserlienne apparaît d'autant plus clairement si l'on considère le rôle pionnier qu'elle a joué dans la constitution des grammaires catégorielles. En amont des riches développements consacrés à ces questions chez Ajdukiewicz, Bar-Hillel ou Montague, la théorie des catégories sémantiques de Leśniewski – à laquelle est consacré l'article de Thomas Rapaille – occupe une place de choix dans la postérité de la quatrième *Recherche logique*. En effet, la résolution du paradoxe de Russell – dont la clé, selon Leśniewski, est la distinction entre deux types de classes, la classe distributive et la classe méréologique – n'a pas seulement conduit Leśniewski à forger un

système logique servant à fixer les conditions de vérité des propositions ontologiques (l'« Ontologie »), mais elle l'a aussi amené à développer une théorie des catégories sémantiques servant à préserver l'Ontologie de tout paradoxe. Or, cette théorie des catégories sémantiques a pu sembler de prime abord comparable à la grammaire pure logique de Husserl. Repartant de ce constat, Thomas Rapaille entreprend de préciser et de nuancer la double provenance, russellienne et husserlienne, de la conception leśniewskienne. Il montre que cette dernière est irréductible, non seulement à la position de Russell (qu'elle entend corriger), mais aussi à la position de Husserl, car contrairement à la grammaire pure logique, la théorie leśniewskienne des catégories sémantiques ne repose ni sur le principe de substitution *salva significatione* ni sur l'idée d'une légalité pré-logique, antérieure à la question de la validité.

En définitive, à travers la problématique des catégories, ce sont les rapports complexes qu'entretiennent les formes les plus générales de l'être, de la pensée rationnelle et du discours qu'explorent les différentes contributions du présent opuscule.

A. Dewalque
B. Leclercq
D. Seron